

**Les Amérindiens**  
**dans**  
**la littérature canadienne française et québécoise**

---

Prof. Evelyne Méron  
Université Bar-Ilan  
Israël

## INTRODUCTION

La littérature reflète idées, sentiments et fantasmes de la société qui la crée. Mais c'est le reflet d'un miroir déformant. Contrairement à la mémoire, qui privilégie les souvenirs les plus doux, l'impulsion d'écrire privilégie l'inquiétude. Les livres montrent la difficulté de vivre, ils indiquent des problèmes. La littérature enseigne à mieux réfléchir aux aspects les moins rassurants de notre monde.

Aux questions sur leurs sentiments à l'égard des Amérindiens, les Québécois donnent des réponses diverses: sympathie ou culpabilité, mépris parfois, voire exaspération. Mais si l'on interroge plutôt leurs livres, l'impression produite est différente: des origines à nos jours, la sympathie domine, une sympathie gênée, entachée de culpabilité. Les récits des pionniers de la Nouvelle France, les œuvres canadiennes françaises ensuite, aujourd'hui la littérature québécoise, tous ces textes sont hantés et tourmentés par la présence amérindienne.

\* \*  
\*

## LES DÉBUTS

Les premiers contacts entre autochtones et explorateurs français, puis la colonisation en Nouvelle France, furent relatés sans ambition artistique: explorateurs, missionnaires, administrateurs écrivaient pour renseigner leurs supérieurs. Mais ces comptes-rendus se parent de tous les prestiges de la littérature: ils trompent et ils plaisent. Prétendant renseigner, ils le font tendancieusement, pour séduire et obtenir soutien et subsides. Et puis, ils tentent de réduire leurs doutes ou leurs scrupules. Enfin ils offrent le seul point de vue auquel nous ayons accès: de cette rencontre, les victimes n'ont pas laissé leur témoignage. Ces récits font donc une grande place à l'interprétation, au déni, ou au rêve...

Les débuts de la coexistence, aux XVIe et XVIIe siècles, furent marqués par le malentendu, l'ambivalence, l'échec des meilleures intentions.

Car les Français arrivant en Amérique pensaient que découvreurs et premiers occupants allaient collaborer à l'heureux succès d'intérêts communs.

Au XVIe siècle, (de 1534 à 1542), Jacques Cartier cherchait un chemin commode vers la Chine, et à récolter au passage quelques minerais précieux, si

possible. Pour cela, il fallait l'aide des indigènes: ils enseigneraient la géographie du pays; et l'on vit bientôt qu'ils sauveraient les vies françaises, puisqu'ils savaient soigner le scorbut! Et les Français prétendaient améliorer la vie des Américains, et, mieux encore, les convertir au christianisme et leur offrir le salut éternel de leurs âmes. Ce projet missionnaire couvrait un grand désir impérialiste, mais les Français admiraient leur propre altruisme, puisqu'ils quittaient leur patrie, franchissaient l'océan, vivaient dans un inconfort extrême et de réels dangers, juste pour épargner les flammes de l'Enfer à ces étrangers.

Le récit de Jacques Cartier est d'abord très satisfaisant; les "*pierres et roches effroyables*", considérés sans romantisme, indiquent que l'Amérique "*est la terre que Dieu donna à Caïn.*" (p. 31). "*Effroyables et sauvages*", les indigènes n'ont qu'à espérer la bienveillance des explorateurs: aussi les accueillent-ils

*"d'aussi grand amour et privauté que si [nous] eussions été du pays [...] faisant plusieurs signes de joie."* (p. 44 et 79)

dit Cartier, très content, qui en conclut:

*"Ce sont gens qui seraient faciles à convertir, qui vont de lieu en autre vivant et prenant du poisson [...] pour vivre."* (p. 44)

Tout s'annonce donc au mieux, chez ces gens simples qu'on appelle Sauvages.

A ces primitifs, le chroniqueur n'accorde pas une culture autre que la sienne: ils sont sans culture! Tout frais sortis des mains de la Nature, ils ne sont qu'ignorance et pénurie:

*"Tout cedit peuple ne s'adonne qu'à labourage et pêcherie pour vivre, car des biens de ce monde ne se soucient, parce qu'ils n'en ont pas connaissance."* (p. 86)

Voilà donc des cires vierges infiniment influençables.

Mais très vite, quelque chose de grinçant s'insinue dans le compte-rendu béat. Voyons l'épisode de l'érection de la première croix monumentale. Cartier montre une cérémonie édifiante, et précise:

*"[Nous] leur fîmes signe, regardant et leur montrant le ciel, que par cette croix était notre rédemption, de quoi ils firent plusieurs admirations en tournant et regardant cette croix."* (p. 48)

Merveille de la communication malgré l'abîme d'ignorance et d'incompréhension mutuelles? Pas vraiment: irrité, le chef local envoie dire à Cartier, toujours par signes, que

*"toute la terre était à lui, et que nous ne devons pas planter ladite croix sans son congé." (p. 48)*

Alors, toute sa superbe envolée, Cartier recourt à un subterfuge piteux:

*"[Nous] montrâmes par signes que ladite croix avait été plantée pour servir de repère et de balise pour entrer dedans le port." (p. 49)*

La croix est sauvée! le message édifiant, lui, est perdu. Parfois, Cartier avoue que la joie des rencontres est toute diplomatique, feinte des deux côtés (p. 22, 98). D'autres remarques réservent un malaise aux lecteurs plus tardifs. On est aujourd'hui choqué, de lire que les Sauvages ne coûtent pas cher à satisfaire:

*"On leur donna des petits présents de peu de valeur, desquels se contentaient fort." (p. 69, cf. p. 93)*

D'ailleurs, peu après, les "*menues choses de quoi se contentaient fort*" sont démythifiées et dévalorisées par deux Indiens, "*méchants*" (p. 97) bien entendu.

Quant à la docilité spirituelle des Indiens, comment admettre ceci? Les Indiens ont raconté leurs mythes, puis écouté en retour remontrances et admonitions catholiques; et alors, dit Cartier:

*"facilement [...] ont cru [tout cela], et ils ont appelé leur [propre dieu] agojuda, méchant et traître." (p.94)*

Les Français refusent l'échange de récits légendaires, et ils refusent d'échanger des otages: ils kidnappent unilatéralement deux jeunes indigènes et les ramènent un an plus tard, sans rien nous dire de leurs aventures en France. Reste que ces deux jeunes gens sont justement les "*méchants*" de tout à l'heure, grands semeurs de zizanie...

Finalement, la mission de Jacques Cartier échoua: le passage vers la Chine s'avère impraticable; les diamants rapportés de Québec s'avèrent faux. Et les Indiens ne furent pas baptisés.

Quand les Français revinrent avec Champlain cinquante ans plus tard, ils trouvèrent au bord du Saint-Laurent d'autres nations indiennes: des Algonquiens nomades vivaient là où Cartier avait vu des villages iroquoïens. Et le projet

français était nouveau: s'installer, coloniser la terre, faire commerce des fourrures avec les indigènes, convertir ceux-ci, les assimiler, les épouser peut-être, fonder un peuple nouveau, fort et sage. Mais, dans les préjugés des Français, rien n'avait changé! Pauvreté et crédulité, croient-ils, induiront les Indiens à adopter la culture française. Nul conflit d'intérêts ne menace la coexistence. Le grand projet européen est alors de RÉDUIRE les Sauvages, de les fixer dans des villages sédentaires contrôlés par des surveillants chrétiens; les convertir pour sauver leurs âmes, faire d'eux des cultivateurs pour sauver leurs corps, où est le mal? Champlain assure:

*"Je crois que promptement ils seraient réduits bons chrétiens, si l'on habitait leurs terres, ce qu'ils désireraient, la plupart." (p. 110)*

Qu'importe, si le prix exigé est la ruine de l'identité indienne, des valeurs de liberté, d'individualisme? S'il aboutit plus tard au système des Réserves, où les autorités d'Occupation assigneraient à résidence des Indiens dégénérés et soumis, le projet de Réduction ne réussit jamais tout à fait. La plupart des Indiens se montra plus récalcitrante que n'avaient pensé les premiers visiteurs. Les Français eurent à exercer de fortes pressions psychologiques, et surtout économiques, pour imposer leurs mœurs et leurs valeurs. Plus leur puissance s'étend sur le continent, moins les Indiens sont libres de choisir leur sort. A cette influence bienveillante et despotique, s'ajoute une tragédie involontaire et incompréhensible à l'époque: les épidémies ravageuses, dues aux germes européens. Les missionnaires n'avaient souhaité ni prévu cette tragédie, mais elle ne les ennuyait pas trop! elle illustrait la colère de leur Dieu; et fournissait nombre de mourants faciles à baptiser. Le père Lejeune, jésuite, avoue:

*"Nous avons plus tiré de profit de leur malheur que de leur prospérité". "Depuis que les afflictions les ont humiliés [...] ils ont ouvert les yeux." (cité par A. Beaulieu p. 114),*

ajoute-t-il, satisfait de ce coûteux succès...

Car ces missionnaires de la Nouvelle-France sont de ces gens qui détruisent ce qu'ils aiment. Ils ont détruit "*ces pauvres gens*", comme ils aimaient à appeler les âmes pas encore sauvées (*passim*), "*les délices de [leurs] cœurs*" comme aimait à dire Marie de l'Incarnation de ses élèves autochtones. (lettre du 12 septembre 1670).

Mais cette réussite mitigée est loin d'être univoque. Si les Français s'efforcèrent tant mal que bien de RÉDUIRE les Sauvages, les Sauvages, de leur côté, surent SÉDUIRE leurs envahisseurs, contre toute attente. Les maisons de

pierre, les perruques bouclées, l'opéra, les jardins tirés au cordeau n'attirèrent pas les Indiens. Cependant, la vie au grand air, la liberté, le respect d'autrui firent la conquête de nombreux Français, aventuriers et rebelles: interdits civils et anathèmes religieux restèrent vains. Marie de l'Incarnation qui se voua à donner une éducation française à des fillettes américaines admettait, déçue et surprise, qu'il est plus facile de faire un Sauvage d'un Français, qu'un Français d'un Sauvage.

\* \*  
\*

## LA NOUVELLE FRANCE

Sur les terrains illimités de ce Nouveau Monde, chasseurs, trappeurs, explorateurs d'origine française, fréquentaient les Indiens, les imitaient, les épousaient souvent, fondant un peuple métis... Et, dans leurs bureaux, les écrivains louaient ce nouveau genre d'homme, appelé *coureur des bois*, et justifiaient la séduction des nations primitives. Le mythe du BON SAUVAGE naquit. On décrivit un être parfait et neutre, aux qualités abstraites: sans tradition, sans préjugé, ouvert à tout, guidé par le seul bon sens, il vit heureux, sans chef, sans lois, sans tribunaux ni prisons, dont cet être de raison n'a pas besoin. Une ombre au tableau est admise de tous, imposée par la réalité: le Sauvage est cruel! En Europe, on excuserait ce travers: le Sauvage est brave, et la cruauté des uns manifeste le courage des autres. En Amérique, la fréquentation de la réalité indienne oblige à noter aussi que l'Indien est rusé, voire fourbe, et souvent larron. Même ainsi terni, le Sauvage paraît plus libre, plus sage, plus heureux, que le soi-disant civilisé.

Témoin de cette tendance, le baron de Lahontan vécut dix ans en Amérique, au XVIIe siècle; puis il eut une existence errante et pauvre en Europe; au soir de sa vie, à l'aube du XVIIIe siècle, il eut du succès en publiant ses souvenirs, et une fiction plaisante: les *Dialogues* d'un Français auquel il prête son propre nom, et d'un Autochtone désigné du nom d'un chef huron cultivé qui eut de l'influence à Québec, Adario. L'interlocuteur fictif Lahontan est aussi stupide et arrogant que l'écrivain Lahontan est astucieux et rationnel, signe qu'un Blanc ne peut jouer qu'un fort sot personnage, dans un tel affrontement... On discute de religion, de législation, de bonheur, de santé, de couple, et toutes les remarques sensées sortent de la bouche d'Adario! Pince sans rire, Adario dit et redit ce qui était encore inconcevable cent ans plus tôt: Français, faites-vous Hurons! Parlant de religion, par exemple, Adario prononce un prêche jésuite inversé:

*"Ainsi, mon Frère, tu n'iras jamais dans le bon pays des Ames si tu ne te fais Huron [...] L'innocence de notre vie, l'amour que nous avons pour nos frères, la*

*tranquillité d'âme [...] sont trois choses que le grand Esprit exige de tous les hommes en général. Nous les pratiquons naturellement dans nos villages, pendant que les Européens se déchirent, se volent, se diffament, se tuent dans leurs villes, eux qui voulant aller au pays des âmes ne songent jamais à leur Créateur... que lorsqu'ils en parlent avec les Hurons!" (T. II p. 828)*

La littérature canadienne en français gardera toujours, avec le respect et la commisération pour les Indiens, ce désir de se rapprocher d'eux, et d'en faire ses porte-parole.

\* \*  
\*

## LE CANADA FRANÇAIS

A la fin du XVIIIe siècle, la conquête anglaise ne bouleverse pas le sort des Indiens, mais l'aggrave. Pour user plus librement de la terre, exploiter le bois des forêts, les dirigeants anglais vont réaliser sur une grande échelle le vieux projet de réduction des autochtones. Dans le même temps, la littérature canadienne française est réduite au silence pour près d'un siècle: les élites françaises ont quitté le Canada et regagné la France après la cession à l'Angleterre.

Mais la séduction indienne s'exerce toujours. Témoin, un poème fameux de la renaissance littéraire du Canada français. François-Xavier Garneau, comme historien, est le premier à rendre à ses lecteurs un sentiment de fierté nationale; comme poète, il consacre en 1840 une élégie au sort des vaincus: *le Dernier Huron*. Les Hurons avaient été les meilleurs alliés des Français, puis leurs plus navrantes victimes: décimés d'abord par les maladies françaises, ils furent exterminés enfin par les Iroquois à la suite d'erreurs diplomatiques et militaires de leurs protecteurs. Mais le remords pour tant d'inconscience s'aggrave et s'exaspère du sentiment de l'affinité des destins, car les souffrances huronnes préfigurent les souffrances des Canadiens français; ceux-ci ont à leur tour été envahis, humiliés, dépossédés. Lord Durham, enquêteur de Londres, les traite en 1839 dans un rapport célèbre de "*peuple rétrograde, sans Histoire et sans littérature*." Il les traite de Sauvages, en d'autres termes! Garneau fait donc dire à son improbable Huron survivant:

*"Orgueilleux aujourd'hui qu'ils ont mon héritage,  
Ces peuples font rouler leurs chars  
Où jadis s'assemblait sous le sacré feuillage  
Le conseil de nos vieillards [...]  
Chaque jour on entend le rire sacrilège  
Y monter jusqu'aux cieux.*

*Mais il viendra pour eux, le jour de la vengeance.  
Où l'on brisera leurs tombeaux.  
Un autre peuple armé, fils de la Providence  
Ravagera leurs coteaux."*

Après une souveraineté plus brève dans le même pays, les Canadiens français, évincés comme ils ont évincé les Hurons, apprennent à connaître les sentiments des Hurons. Et, conclut le poète:

*"La nuit tombait qu'on le voyait encore  
Comme un fantôme à la cime du mont  
Et souvent le passant aperçoit à l'aurore  
Encor là le Huron."*

Ce spectre hantera désormais la conscience douloureuse des conquérants conquis.

En 1863, Philippe Aubert de Gaspé père raconte la conquête, un siècle après, dans le premier grand roman canadien français: *les Anciens Canadiens*. On y voit un jeune soldat écossais, ami d'enfance d'un notable canadien, et servant sans enthousiasme dans l'armée britannique. Son officier l'oblige à incendier la maison de ses amis; et le remords le ronge. Surtout, lorsque, peu après, des Indiens alliés aux Français le capturent, puis le libèrent quand un ami demande sa grâce: la morale des cruels Indiens s'avère supérieure à celle des chefs anglais! Mais l'auteur ne souhaite pas accabler les nouveaux maîtres du pays. Il choisit d'humilier toute la morale chrétienne, la sienne propre comme celle des Anglais, devant la noblesse des Autochtones.

*"Voilà donc, s'écria [le jeune Ecossais...] les fruits des préceptes qu'enseigne l'Évangile à tous ceux qui professent la religion chrétienne, cette religion toute d'amour et de pitié, même pour des ennemis. Si j'eusse fait partie d'une expédition commandée par un chef de ces aborigènes que nous appelons Barbares [...] et que je lui eusse dit: «Épargne cette maison, car elle appartient à mes amis; j'étais errant et fugitif, et ils m'ont accueilli dans leur famille, où j'ai trouvé un père et des frères», le chef indien m'aurait répondu: «C'est bien, épargne tes amis; il n'y a que le serpent qui mord ceux qui l'ont réchauffé près de leur feu»". (p. 227, 8)*

Le sort des Indiens continue à s'aggraver; le régime anglais ne les respecte guère, et leur rôle s'amenuise. Mais les Canadiens français ne les oublient pas. Un

Français, Louis Hémon, compose *Maria Chapdelaine* en 1912, brève et inoubliable saga du peuple canadien; il fait ainsi connaître ces gens malheureux et courageux à la France, et à eux-mêmes aussi. Là, le jeune homme si séduisant, et dont la mort laissera un monde vide et désenchanté, c'est un coureur des bois apportant "avec lui quelque chose de la nature sauvage «en haut des rivières» où les Indiens et les grands animaux se sont enfoncés." (p. 75) Pour tous les personnages, la force de leurs émois s'exprime en termes de mystique autochtone:

*"En haut des rivières, ceux des «Sauvages» qui avaient fui les missionnaires et les marchands [...] promenaient leurs regards sur un monde encore empli pour eux [...] de puissances occultes, mystérieuses [...] toute la gamme des charmes et des magies. Et voici que sur la lisière du monde blanc [...] un sortilège impérieux flottait aussi avec la fumée, et paraît de grâces inconcevables, aux yeux de trois jeunes hommes, une belle fille simple qui regardait à terre." (p. 77)*

En 1933, le jeune Alain Grandbois, futur poète et futur grand voyageur, publie son premier livre *Né à Québec*. Il y chante la vie du célèbre explorateur Louis Jolliet, né à Québec en effet, comme bien d'autres... au temps de la Nouvelle France. Une prose somptueuse change ce récit en épopée, et fait rêver devant les vastes paysages américains, devant les tribus indigènes que l'explorateur découvre; devant les annexions aussi, les machinations et les désastres dont souffrent les honnêtes gens, et surtout les Indiens. Quel poignant tableau, que celui des réfugiés Hurons, survivants d'un génocide évitable:

*"La cour des Ursulines, celle de l'Hôtel-Dieu, l'habitation des Jésuites regorgèrent bientôt d'Indiens affamés et malades [...] Plus de deux cents demeurèrent sans abri. Ils erraient tout le jour, mendiaient. Le soir, ils descendaient sur les bords du fleuve, où ils allumaient de grands feux. Et là, scandant des chants tristes, ils regardaient fuir les eaux dans les ténèbres et tentaient d'oublier." (p. 39)*

Cet autre tableau plus grandiose illustre la prise de possession des terres de l'Ouest par Louis XIV:

*"Une décharge de mousqueterie déchira l'air, célébrant par l'imitation du tonnerre l'événement qui faisait de ces hommes libres les sujets dépossédés du Roi-Soleil." (p. 134)*

Le plus curieux est encore le choix du titre: goût de l'espace, et amour des Indiens, seraient le propre des gens de Québec...

En 1945, une autre œuvre fondatrice des lettres québécoises est due cette fois à une écrivaine québécoise, Germaine Guèvremont; *le Survenant* a pour héros éponyme un coureur des bois, un coureur de monde, qui a beaucoup vu et beaucoup raconté. Il surgit dans le train-train d'un village du Lac Saint-Pierre, il y reste un an, incognito, et il dérange, trouble et séduit infiniment. Bien qu'il soit blond, ennemis et partisans le soupçonnent d'être Indien.

*"Didace [qui l'aime] le regardait travailler. Une fois de plus, l'origine de l'étranger l'obsèda. Serait-il descendant d'Indien, ainsi que le prétendait [hostilement] Provençal? Sa complexion [claire] de Highlander le niait, mais son habileté et diverses caractéristiques l'affirmaient comme tel." (p. 119)*

Les blandices, les richesses, les effrois aussi, liés à l'ouverture au monde, sont l'apanage des Autochtones, dans l'imaginaire québécois.

\* \*  
\*

## LE QUÉBEC

La fin du XXe siècle voit naître des œuvres belles et émouvantes, souvent considérées comme classiques.

Yves Thériault, à l'œuvre diverse et abondante, s'est intéressé aux minorités. *Ashini*, le plus connu de ses livres à thème indien, est le récit d'un échec, composé outre-tombe par le narrateur. Ce Montagnais voulait négocier une entente bienfaisante pour tous avec le Premier Ministre d'Ottawa. Mais il n'est même pas parvenu à attirer l'attention de ce maître arrogant. Ses griefs sont bien plus graves que ceux des Francophones; on n'écoute pourtant que ceux-ci (p. 42). *Ashini* a perdu sa peine; et son peuple disparaîtra en reniant sa différence, sans même s'en apercevoir, tandis que les Blancs ignorent leur propre tyrannie; cette violence sans méchanceté est très efficace; elle agit comme celle de missionnaires matérialistes:

*"Il ne s'agit pas pour les Blancs d'imposer [les facilités du confort]. Ils ne songeraient même pas à en discuter, tant elles leur apparaissent logiques et bonnes. Comme autrefois ils offraient des verroteries, des pacotilles contre les pelleteries, aujourd'hui ils offrent à*

*mes gens les néons, les rues pavées, les costumes de térylène. Et le malheur, c'est que mes gens [...] ne savent pas ce qu'ils donnent en échange, parce [...] qu'il n'est point de mots dans la langue des Blancs pour décrire une richesse dont ils ignorent même le cours."* (p. 113)

Pour faire perdre la face au chef blanc, pour l'atteindre, Ashini se tue. Après sa mort, il comprend la vanité du geste.

*"Ni les gens des réserves, ni même les Blancs de la ville n'ont appris pourquoi j'étais mort. Et le Grand Chef Blanc n'a point perdu la face. Il n'a même jamais reçu mes messages! [...] Ce récit ne produira pas plus d'effet que n'en a une pointe de flèche taillée dans le silex dormant dans la vitrine d'un musée."* (p. 113)

La nécessaire prise de conscience risque de rester infime.

En 1984, Jacques Poulin nous invite à cette prise de conscience dans un livre-culte, *Volkswagen Blues*. Le narrateur va traverser toute l'Amérique du Nord, de Gaspé à San Francisco; il cherche un frère perdu de vue, qu'il retrouvera, mais ce frère a perdu la mémoire. Le narrateur voyage sur les traces des pionniers, sur les traces des explorateurs, tels Louis Jolliet (p. 129) et tant d'autres aventuriers "nés à Québec". Il revit le rêve américain:

*"Les gens allaient être libres et heureux. Ils allaient éviter les erreurs du passé. Ils allaient tout recommencer à neuf."* (p. 109)

Hélas, le rêve s'est fait cauchemar. L'Amérique prend forme dans la violence.

Le narrateur est accompagné d'une jeune fille prise en stop par hasard, mais présence essentielle à l'économie du roman. La jeune fille, née d'un Canadien et d'une Montagnaise, incarne le rêve fondateur de la colonisation. Rêve, tourné en cauchemar, d'identité incertaine; la jeune métisse privilégie la solidarité avec le peuple vaincu. Elle est la mémoire indienne, elle souffre aux étapes de la route, entraîne le lecteur dans la douleur des Indiens à chaque site visité; elle pleure de n'être "*même pas une vraie Indienne*." (p. 246). Elle pleure aussi parce que

*"les Indiens perdaient toujours [...] il n'y avait rien à faire. C'était le destin ou quelque chose du genre."* (p. 282)

Le narrateur se sépare de son frère à peine retrouvé en apprenant qu'il a perdu la mémoire; est-ce à dire que les Canadiens pourraient secourir leurs frères indiens, seulement si ces derniers préservent leur mémoire?

Mais la mémoire préservée ne fera-t-elle pas d'eux des rebelles amers et irréconciliables? Une solution est proposée par Monique Proulx en 1996 dans des nouvelles consacrées aux minorités et aux exclus de la Métropole, *les Aurores montréalaises*. La solution est très belle et très haute, utopique sans doute, mais elle laisse rêver aux possibilités de l'homme. Une "*sauvagesse sans âge ravagée par la haine*" survit à une tentative de suicide. Elle va se mêler aux Blancs francophones, et les étudier; étudier leurs bassesses,

*"goûter le salé de leurs larmes lorsqu'ils pleurent l'injustice qui leur échoit depuis cent ans et oublie la nôtre qui dure depuis des siècles."* (p. 194)

étudier aussi leur force:

*"Je veux comprendre pourquoi ils nous ont vaincus."* (p. 195)

Sans oublier, sans pardonner, sans plus se laisser détruire par une haine vaine, elle va comprendre, s'enrichir,

*"apprivoiser la colère [...] contourner les obstacles [...] demeurer un être humain."* (p. 196)

La même année 1996, Réal Ouellet, universitaire et nouvelliste, écrit une biographie romancée de ce baron de Lahontan, auteur (on l'a vu) des *Dialogues avec Adario*, précurseur de la pensée philosophique. Ce livre aussi porte un nom suggestif: *l'Aventurier du hasard*. L'aptitude à l'amitié, l'attrait des réalités exotiques, le goût de l'aventure, et de "*l'aventure d'écrire*" (p. 334), l'effort de s'enrichir, de communiquer, d'enrichir, tout ceci est lié à l'intérêt pour les Indiens.

Récemment, en 2002, inspiré par Voltaire et son *Ingénu*, eux-mêmes inspirés de Lahontan, Pierre Léon compose un délicieux petit roman, historique mais anachronique, *un Huron en Alsace*; là, un invraisemblable missionnaire jésuite du XVIIe siècle, à la morale souple, à la foi peu rigoureuse, promène dans l'Alsace juste conquise par Louis XIV un jeune Huron. Celui-ci, comme celui de Voltaire, exerce son bon sens parmi les misères que lui font les civilisés et leurs étranges principes.

Cette même année 2002, Gérard Bouchard, le savant universitaire qui rêve pour le Québec d'une Histoire plus juste, et d'un avenir plus noble, publie

*Mistouk*, un autre roman historique, majestueuse et touchante fresque de l'époque de Maria Chapdelaine, au pays de Maria Chapdelaine. A Mistouk, un village au vieux nom indien, naît Roméo, dit Méo, fils d'habitants qu'il désole, car il va passer sa vie à courir les bois, le monde, toute l'Amérique du Nord. Nous lirons vers la fin que c'est lui, le fameux Survenant chanté par Germaine Guèvremont (p. 478). Était-il Indien, ce voyageur blond? voici la réponse: Méo, Canadien français pure laine, avait noué des liens étroits avec des Montagnais qui avaient fui les réserves, et choisi la vie traditionnelle, avec

*"Moïse l'Indien, son ami, son frère. Frère non par le sang, mais bien plus encore: par le cœur." (p. 15)*

Cette fréquentation prolongée est enrichissante, et douloureuse. Chaque séjour chez les Indiens est plus pénible, plus dramatique. Ces hommes fidèles à leur héritage souffrent de la faim et disparaissent, détruits par les bouleversements écologiques dus aux Blancs. Méo, troublé, en total désaccord avec son temps, pressent le conflit des valeurs terriennes de son propre peuple et des valeurs nomades.

*"Il aurait voulu dire [à son père] que, pendant que sa liberté à lui avançait, une autre là-bas reculait sans cesse. Mais il n'osa pas." (p. 370)*

Méo meurt d'une mort violente et prématurée, en 1925. Moïse s'est suicidé; la tribu de Moïse a disparu. Mais l'espoir demeure; la dernière phrase est:

*"Le 24 juin 1919 [la sœur de Moïse et amie de Méo] avait accouché d'un fils appelé Moïse-Méo-Léopaul." (p. 503)*

Retour du vieux rêve de métissage, espoir peut-être d'un prochain livre pour nous en dire enfin le succès...

\* \*  
\*

## CONCLUSION

Les anachronismes des derniers livres reflètent les mutations de la civilisation blanche, plus proche aujourd'hui de celle des vieux Indiens que de celle des ancêtres missionnaires! L'idéal de chasteté a fait place à la liberté sexuelle, la pédagogie rigoureuse à la douceur compréhensive; aux maladies, on reconnaît des causes psychiques; on aime la Nature et la vie au grand air. Est-ce un

hasard? l'effet d'un progrès inévitable? Ou plutôt l'effet souverain de la séduction indienne? En tout cas, les points de vue ont bien changé.

L'arrogante intervention des colonisateurs ne peut plus satisfaire personne. On voit que la violence bienveillante des réductions était malfaisante comme toute violence. Au remords, s'ajoute la sympathie séduite. A cette solidarité consentie, se mêle la gêne d'avoir subi les mêmes affronts, et d'exiger des réparations meilleures. Les thématiques, les personnages mêmes, se poursuivent de livre en livre, d'âge en âge, et se répondent.

Et, partout, transparait l'annonce que le temps des Indiens est passé, que la misère ou l'assimilation vont emporter leur richesse. Cela ne paraît pas correspondre à la réalité. Rêve ou un cauchemar? expression du désir? ou de la peur? Signe, en tout cas, de complexité et d'inquiétude.

Si le Canada doit sa personnalité propre aux tensions régnant entre ses deux Nations fondatrices, l'anglaise et la française, cette dernière est elle-même enrichie et affinée par sa relation difficile avec les Premières Nations.

## RÉSUMÉ

La coexistence avec les Amérindiens trouble les Canadiens français. D'abord, les colons venus convertir les "Sauvages" eurent la surprise de trouver chez "ces pauvres gens" culture et vertus. Au modèle du "Bon Sauvage" à l'européenne, répond au Canada une image plus nuancée. Puis, séduits et charmés, des coureurs des bois adoptèrent le mode de vie indien. Ensuite, la conquête anglaise fournit aux Canadiens français des revendications douloureusement semblables aux revendications indiennes.

La littérature québécoise, hantée par la présence amérindienne, exprime une conscience inquiète.

Le Canada doit sa richesse à la coexistence des deux Nations fondatrices. Et la Nation francophone est elle-même enrichie par sa gêne envers les Premières Nations.

## **A B S T R A C T**

The coexistence with First Nations worries the French Canadians. At the beginning, the settlers who came to Christianize the “Savages” were surprised to find culture and virtues in “these poor people”. The American counterpart to the European pattern of “the Good Savage” is a more shaded picture. Then the Indian way of life charmed Rangers who embraced it. Later, the English conquest gave the French Canadian reasons to claim, painfully similar to the Indian reasons.

Quebec literature, haunted by the Aborigines, shows forth a worried conscience.

Canada owes its specific value to the coexistence of French and English speaking Nations. And French speaking Nation owes its self value to the unrest it feels towards the First Nations.

## BIBLIOGRAPHIE

Jacques Cartier *Voyages au Canada 1534-1542* Comeau et Nadeau-Agone  
Montréal Marseille 2000.

Samuel de Champlain *Des Sauvages* 1603 Typo Montréal 1993.

Lahontan *Œuvres complètes* (publié par Réal Ouellet et Alain Beaulieu)  
Bibliothèque du Nouveau Monde P.U.M. Montréal 1990 deux tomes.

Yolande Grisé *La Poésie québécoise avant Nelligan* (anthologie) B.Q. Montréal  
1998.

Philippe Aubert de Gaspé père *Les Anciens Canadiens* B.Q. Montréal 1994  
(première édition 1864).

Louis Hémon *Maria Chapdelaine* B.Q. Montréal 1994 (première édition 1913).

Alain Grandbois *Né à Québec* B.Q. Montréal 2004 (première édition 1933).

Germaine Guèvremont *Le Survenant* B.Q. Montréal 1990 (première édition  
1945).

Yves Thériault *Ashini* B.Q. Montréal 1988 (première édition 1960).

Jacques Poulin *Volkswagen Blues* Leméac Montréal 1988 (première édition  
1984).

Monique Proulx *les Aurores montréalaises* Boréal Compact Montréal 1997  
(première édition Boréal 1986).

Réal Ouellet *L'Aventurier du hasard* Septentrion Montréal 1996.

Pierre Léon *Un Huron en Alsace* GREF Toronto 2002.

Gérard Bouchard *Mistouk* Boréal Montréal 2002.

Jacques Lacoursière *Une Histoire du Québec* Septentrion Sillery 2002.

Claire Gourdeau *Les Délices de nos cœurs* CELAT Septentrion Sillery 1994.

Alain Beaulieu *Convertir les fils de Caïn* Nuit Blanche Québec 1994.